

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

53/4 | 2012
Varia

Pierre Gonneau, Aleksandr Lavrov, Des Rhôs à la Russie

Marie-Karine Schaub



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7846>

DOI : [10.4000/monderusse.7846](https://doi.org/10.4000/monderusse.7846)

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2012

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Marie-Karine Schaub, « Pierre Gonneau, Aleksandr Lavrov, Des Rhôs à la Russie », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 53/4 | 2012, mis en ligne le 02 décembre 2013, Consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/7846> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.7846>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Pierre Gonneau, Aleksandr Lavrov, Des Rhôs à la Russie

Marie-Karine Schaub

RÉFÉRENCE

Pierre GONNEAU, Aleksandr LAVROV, **Des Rhôs à la Russie. Histoire de l'Europe orientale, 730-1689**. Paris : PUF [Nouvelle Clio], 2012, 687 p.

- 1 L'ouvrage rédigé par Pierre Gonneau et Aleksandr Lavrov, dépasse largement l'exercice attendu des manuels de la collection *Nouvelle Clio* aux Presses universitaires de France, celui d'une synthèse académique à destination des étudiants avancés et des chercheurs. Ce livre représente une somme inédite en langue française des recherches, classiques et très récentes, sur la Russie d'avant Pierre le Grand. Il offre également interprétations et mises au point sur de très nombreux sujets controversés dans les différentes traditions historiographiques. Le lecteur serait bien en peine de trouver une problématique ou un thème important qui ne soit pas traité dans le détail. Le livre est impressionnant d'érudition et de clarté, oscillant en permanence entre la synthèse pédagogique et des développements faisant le point sur les dernières données historiographiques à notre disposition.
- 2 Les deux auteurs sont complémentaires, couvrant par leurs spécialités respectives ce que l'on appelle en France le bas Moyen Âge et la première modernité, ce dont ils s'expliquent dès une introduction de quelques pages qui donne le ton de l'ensemble de l'ouvrage, et où les mots sont posés. Il ne s'agit pas, pour eux, d'écrire une « Histoire de la Russie des origines aux Romanov » (p. 3) mais celle de ces territoires mouvants, désignés dans la belle citation de Boris Pilniak mise en exergue, celle de la *Rossia*, *Raseja* ou encore de la *Rus'*. Pour mener à bien le projet, les deux auteurs se sont logiquement adaptés aux contraintes de la collection et en particulier à sa structure générale qui propose systématiquement l'ordre suivant : sources, bibliographie, faits – ici présentés chronologiquement de la *Russia* de Kiev à celle des premiers Romanov en passant par

celle de Novgorod et celle du Nord Est – et enfin problèmes, soit la *Russia* de Kiev, cohésion et diversité, l'économie rurale, villes et commerce, la société moscovite, temps et territoires de l'Église, l'héritage culturel.

- 3 Ce n'est donc pas tant dans l'économie générale de l'ouvrage mais dans le mode de rédaction de la présentation chronologique et dans le choix des problématiques traitées que se trouvent son originalité et sa qualité. La dernière partie intègre des thèmes dont la présentation rendrait trop complexe ou confuse la dynamique du récit et qui, pour la plupart d'entre eux, nécessitent une présentation diachronique.
- 4 Le récit chronologique commence par un long chapitre sur la *Russia* de Kiev, (p. 71-121), où sont étudiées les origines de 730 à 980 à travers les chroniques, les sources étrangères ou les sources archéologiques qui permettent de retracer les premières implantations humaines, et surtout de faire le point sur le débat entre normanistes et antinormanistes en concluant la discussion en faveur des normanistes : « [...] les Rus' étaient, selon toute vraisemblance, reconnus comme des « Normands » et se considéraient eux-mêmes comme des « Suédois ». Leur première forme d'organisation, attestée entre 839 et 871-880 a pour chef un kagan dont le titre reprend celui du souverain khazar (p. 103) ». Le chapitre suivant, « La *Russia* de Kiev : l'expansion (980-1246) » (p. 122-168), est une présentation synthétique de la chronologie en trois phases : les années 980-1054, celles de la monarchie de Vladimir et de son fils Jaroslav qui acquièrent le monopole du pouvoir ; le temps des premiers partages (1054-1136/1146), où pouvoir et territoires sont répartis entre les descendants mâles de Vladimir et Jaroslav qui fondent des branches dynastiques locales mais reconnaissent la prééminence d'un « aîné » qui siège à Kiev ; et enfin la floraison et le morcellement (1146-1246), années qui sont présentées dans les sources depuis le xvi^e siècle, comme celles de l'affaiblissement de la *Russia*, minée par des luttes incessantes entre princes et du transfert, déjà engagé, des forces vives du pays, depuis Kiev vers le Nord-Est, appelé à cette époque pays de Suzdal'. Ces deux premiers chapitres sont très précis dans leur récit mais aussi très éclairants pour qui veut comprendre tant les règles et la pratique de la succession dynastique que des enjeux aussi importants que les modes de peuplement et d'implantations humains, les relations entre Slaves et les « Autres » (Byzantins, Polovtses, Tatars), la construction politique dans les partages des terres, la conversion au christianisme et ses enjeux, les luttes entre les différentes maisons princières, la fin de la *Russia* de Kiev. Ces deux chapitres trouvent leur complément dans la partie thématique où un long développement est consacré à ce que les auteurs appellent les « pluralités de la *Russia* » (p. 375-391) : les marches de celle-ci ou ses territoires les plus puissants.
- 5 Le chapitre suivant est consacré à la *Russia* de Novgorod, entre 970, lors de la première installation d'un prince de Kiev dans la ville, et 1478, lorsque Ivan III, alors grand-prince de Moscou mit fin à ce système politique et s'appropriâ une grande partie des terres (p. 169-219). Novgorod est alors une « grande cité commerçante avec des élus locaux et un chef religieux reconnu, une diplomatie autonome, qui n'hésite pas à traiter avec les Turcs d'un côté et les Mongols de l'autre, comparable à des villes maritimes du bassin méditerranéen, comme Venise ou Raguse » (p. 219), dont les spécificités de l'évolution tiennent à son régime contractuel dans le contexte d'une difficile construction dynastique. Sont ici passées en revue les relations de Novgorod avec Pskov, la question de la qualification de ce système politique – « république médiévale » ou « cité-État » (p. 220) –, celle de la concurrence entre système politique novgorodien

et moscovite, le premier qui s'apparenterait à une république urbaine médiévale et l'autre à un État en « voie d'absolutisation ».

- 6 Le chapitre 4 est consacré à la Russie du Nord-Est, soit les débuts de la Moscovie entre la domination mongole et l'expansion lituanienne entre 1246 et 1533 (p. 221-264). De très belles pages sont ici dédiées aux rapports entre les princes slaves et les Tatars, au morcellement des territoires et en conséquence à la rivalité entre les différentes principautés, à l'affirmation de Moscou à partir du XIV^e siècle et au rassemblement des terres russes sous l'autorité d'Ivan III, considéré comme le premier fondateur de l'empire russe par les historiens du XIX^e siècle. Ces développements centrés sur la Moscovie sont accompagnés de nécessaires analyses sur les autres terres héritières de la *Russia*. C'est dans cette articulation que se trouve la plus grande qualité de ce chapitre qui lie la construction politique autour de Moscou avec celle des territoires qui s'y ajoutent progressivement, sans téléologie, offrant ainsi un tableau très éclairant de ce puzzle géopolitique.
- 7 Le récit chronologique se poursuit par la présentation de ce que les deux auteurs appellent le Haut Empire russe, c'est-à-dire la première phase impériale de la Russie comprenant la période qui va du règne d'Ivan IV à celle du Temps des Troubles : une place particulière y est logiquement accordée au règne d'Ivan le Terrible et à l'épisode de l'*opričnina*, au rôle des institutions et à celui de la noblesse, du servage ou de la construction de l'empire et sa politique extérieure (p. 264-309). On y trouve des développements utiles et précis sur le gouvernement de la Russie, à différentes échelles, des plus centrales au plus locales (p. 285-292).
- 8 Le chapitre 6 (p. 309-375) traite le siècle des premiers Romanov, du règne de Michel Fiodorovič (1613-1645) à celui de Fiodor Aleksevič (1676-1682). À travers l'étude du système politique, de ses structures, de la question de la monarchie élective, des assemblées des États, du conseil des bojars, des enjeux de la construction impériale, de la politique extérieure et en particulier celle de l'Ukraine, des réformes de Fiodor Aleksevič et des troubles politiques des années 1680, trois débats historiographiques sont particulièrement mis en lumière et qui touchent la nature de la société, celle de l'autocratie et enfin celle des réformes avant Pierre le Grand. En qui concerne la qualification de la société moscovite, l'histoire de ce long débat est présentée depuis la polémique opposant V.O. Ključevskij, pour qui la Moscovie offrait une évolution sociale radicalement différente de celle qu'avait suivie l'Europe occidentale depuis le Moyen Âge, à N.P. Pavlov-Sil'vanskij, pour qui la Russie avait connu le féodalisme et avait développé une « société d'ordres » (*Moskovskaja soslovnaja monarhija*), composée comme en Occident de la noblesse, du clergé et d'un tiers-état de citoyens, analyse poursuivie par les historiens soviétiques, qui voyaient la monarchie moscovite comme une monarchie fondée sur la représentation des ordres (*soslovno-predstavitel'naja monarhija*) et confirmaient l'idée d'une parenté entre évolution socio-politique moscovite et occidentale. La discussion s'est prolongée hors de Russie, dans l'historiographie allemande, à travers les travaux de H.J. Torke qui a décrit une « société déterminée par l'État » ou américaine, soit dans les ouvrages de R. Pipes qui a décrit un « État tout puissant », soit dans ceux d'E.L. Keenan qui a le premier utilisé la notion de « culture politique », défendu l'idée d'une superposition des cultures de cour, de la bureaucratie et de la paysannerie ou cherché à comprendre les normes et traditions moscovites. P. Gonneau et A. Lavrov signalent, après bien d'autres, mais à juste titre, deux faiblesses de ce dernier modèle qui exclut les influences extérieures comme celles de l'empire

Ottoman et qui s'avère trop statique. Ils rappellent également les filiations et les influences, au sein de l'historiographie américaine mais aussi en dehors de celle-ci, à travers, par exemple, les travaux de R.O. Crummey sur les clans aristocratiques et de N. Shields-Kollman sur les affaires de déshonneur, ou ceux d'un historien comme A.P. Pavlov dont l'analyse sur les clans aristocratiques à la cour de Boris Godunov a validé mais aussi infléchi le modèle proposé par Keenan en l'inscrivant dans un contexte beaucoup plus étroit : « en somme, Pavlov valide le schéma d'E.L. Keenan, mais seulement pour la phase la plus tardive du développement de la Moscovie » (p. 315). Ils décrivent enfin les dernières étapes du débat, qui met en scène, par exemple, M.T. Poe qui, partant d'une étude des récits de voyage, décrit un État autocratique omnipotent et ceux qui, comme V. Kivelson et d'autres refusent cette vision de la monarchie moscovite en convoquant d'autres types de sources russes ou étrangères, comme les gazettes et les sources diplomatiques.

- 9 Le dernier débat ici présenté concerne celui des réformes et du rôle de « partis » politiques dans leur élaboration et éventuelle mise en œuvre à la fin du XVII^e siècle. Les auteurs montrent qu'il est difficile d'utiliser ce terme pour l'ensemble du siècle, si ce n'est peut-être pour décrire les coteries qui ont entouré Michel Fiodorovič et Philarète entre le retour de captivité de ce dernier en 1619 et sa mort en 1633 ou lorsqu'à la mort de Fiodor Alekseevič en 1682 éclate la rivalité pour le pouvoir entre les familles Miloslavkij et Naryškin et que l'on ne peut réduire à une guerre de clans. À cette qualification des rivalités politiques vient s'ajouter une réflexion sur la maternité des réformes politiques ou sociales. En effet, de nombreux historiens depuis S.M. Soloviev au XIX^e siècle ont cherché à apprécier le point de départ d'un élan réformateur et son origine. P. Gonneau et A. Lavrov rappellent le rôle pionnier de L. Hughes dont les travaux sur les figures politiques clefs de V.V. Golycin et de Sophie Alekseevna avaient montré le caractère peu légitime et transitoire de la régence rendant difficiles les réformes voulues par la régente. Néanmoins, L. Hughes a également souligné le rôle central de V.V. Golycin dans les efforts réformateurs et l'évolution du rôle politique de la princesse qui changea considérablement « de la simple assistance muette aux rituels à la cour à une participation active dans la vie politique » (p. 348). Le propos s'achève par les derniers débats à l'œuvre chez les historiens russes depuis les années 1990, opposant une école pétersbourgeoise et une école moscovite, la première sceptique face à l'idée d'une capacité de la Moscovie à se réformer, l'autre prenant à bras le corps la question des réformes : celles de l'armée dans les travaux de N.F. Demidova, celles du règne de Fiodor Alekseevič dans ceux d'A.P. Bogdanov ou de P. Sedov qui offre une prosopographie des clans à la cour, remet en cause le mythe de l'éducation occidentale du tsar et montre que les réformes de Fiodor sont un « compromis et ne touchent pas aux fondements de la vie moscovite » (p. 350). A. Lavrov qui, lui-même, avait consacré un livre aux aspects politiques de la régence de Sophie, souligne les aspects novateurs de la pensée de certains hommes politiques mais doute de la capacité des élites à se réunir autour d'un projet commun. Au détour de ces développements, P. Gonneau et A. Lavrov n'oublent pas de mentionner l'importance de linguistes ou sémiologues qui, comme A.M. Pančenko, ont montré la vitalité de la culture vieille-russe et sa capacité à se transformer (p. 359).
- 10 La partie thématique permet une présentation diachronique de problèmes comme l'économie rurale (p. 397-410), l'organisation et l'économie urbaines (p. 413-435), la société moscovite (p. 439-481), l'organisation de l'Église et la culture religieuse (p. 481-531) et enfin l'héritage culturel, des fondements de la culture écrite à la création

d'une littérature moscovite (p.532-583). Les pages consacrées aux campagnes kiéviennes, au temporel monastique, à l'inscription de Pskov et Novgorod dans l'espace baltique, à l'émergence du servage ou au mouvement monastique méritent d'être ici signalées. En effet, elles apportent des éclairages nouveaux sur des sujets parfois peu ou mal connus et offrent des analyses très efficaces sur des objets mieux connus mais insérés ici dans la seule échelle temporelle qui permette de les comprendre correctement, celle de la longue durée.

- 11 Il s'agit donc d'un ouvrage essentiel qui réussit le tour de force de s'intégrer à une maquette contraignante tout en s'en libérant suffisamment dans le récit et les analyses pour offrir au lecteur une remarquable synthèse sur cet espace et sa construction au fil des siècles.